

Laval théologique et philosophique



Robert M. GRANT, *La formation du Nouveau Testament*, traduit de l'anglais par Jeanne Henri-Marrou, Editions du Seuil, 1969, (14 X 20.5 cm), 208 pages

Paul-Émile Langevin, s.j.

Volume 29, numéro 2, 1973

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1020354ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1020354ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Langevin, P.-É. (1973). Compte rendu de [Robert M. GRANT, *La formation du Nouveau Testament*, traduit de l'anglais par Jeanne Henri-Marrou, Editions du Seuil, 1969, (14 X 20.5 cm), 208 pages]. *Laval théologique et philosophique*, 29(2), 202–203. <https://doi.org/10.7202/1020354ar>

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1973

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

sujets qui préoccupent la pensée religieuse d'aujourd'hui, notamment la fameuse 'démithologisation' (II, 7). De fait, le volume contient plusieurs études touchant le mythe et l'histoire; mais on sera frappé de la diversité des sujets abordés, de la brièveté et du caractère plutôt philosophique que scripturaire d'un bon nombre des études ici rassemblées. Parmi celles qui nous paraissent avoir le plus d'intérêt aujourd'hui, nous nommerons, en plus des articles touchant le mythe et l'histoire, « L'idée de révélation dans le N. T. » (13-51), « L'investigation des évangiles synoptiques » (247-291). Malet s'en prend violemment, dans la *Présentation* de ce tome II, aux détracteurs de Bultmann qui ont eu l'outrecuidance de le considérer comme maintenant « dépassé ». Malet aurait pu aborder le thème avec plus de précision et moins de passion ailleurs que dans la présentation d'une pure traduction. Malet renchérit sur l'invitation faite au lecteur d'opérer un « renversement de ses catégories de pensée »; il faudrait « dépasser la culture gréco-occidentale et humaniste-chrétienne (!) qui l'imprègne au point qu'elle est devenue en lui une seconde nature » (II, 9). A la lecture de telles invitations, on se fait la réflexion que Bultmann est sans doute un génie créateur puissant, qui a su se libérer de sa « seconde nature » pour se faire *ex nihilo* une nouvelle culture que nous sommes conviés à nous assimiler; mais on se demandera de quelle « culture » se rapproche celle de Bultmann... Il ne faut pas se payer de mots, ou trop se laisser emporter par l'enthousiasme, comme le fait en cette *Présentation* M. Malet.

Cette traduction est d'une lecture agréable; elle nous a paru respecter l'original allemand, dans les passages où nous avons eu la curiosité de la comparer à l'original allemand. Malet a uniformisé, dans le tome II, dû à plusieurs collaborateurs, la traduction des termes techniques bultmanniens. Il joint à l'occasion des notes qui renvoient à ses propres études sur Bultmann, qui précisent le sens d'un mot allemand dont l'équivalent français limpide est difficile à trouver, ou qui précisent la pensée de Bultmann. Ces notes sont discrètes, sobres; elles portent l'indication (A. M.) qui nous permet de les distinguer des notes dues à Bultmann lui-même.

Cette traduction de *Glauben und Verstehen* offre sans contredit aux lecteurs d'expression française un instrument de travail excellent pour l'étude d'une pensée qui a largement influencé l'exégèse moderne.

Paul-Émile LANGEVIN, s. j.

Robert M. GRANT, *La formation du Nouveau Testament*, traduit de l'anglais par Jeanne Henri-Marrou, Editions du Seuil, 1969, (14 × 20.5 cm), 208 pages.

L'A. veut montrer comment s'est formé le canon du Nouveau Testament. Il interroge les témoignages des quatre premiers siècles chrétiens, leur demandant quels écrits, à leurs yeux, régissent leur foi ou l'expriment le plus authentiquement, au point de pouvoir être la norme — le « canon » — de la foi des fidèles. — Il demeure difficile en maints cas de découvrir la voie par laquelle une parole du Christ est venue jusqu'aux auteurs chrétiens (119), remarque l'A. Est-ce la tradition orale ou écrite? est-ce les textes actuels du N. T. canonique ou d'autres écrits maintenant perdus qui inspirent tel texte des premiers écrivains ecclésiastiques? L'A. se limite souvent à un constat de ce genre-ci: nous lisons en ce texte « quelque chose qui ressemble à une citation de Matthieu » ou de tel autre texte aujourd'hui canonique (106).

Le lecteur de cet ouvrage constatera combien lentement, au prix de quels tâtonnements, s'est formée la liste des écrits canoniques du N. T. Elle est née de la vie de l'Eglise, plutôt que d'un concile ou d'un synode qui aurait fabriqué la liste canonique. Les écrivains que cite l'A. représentent divers courants de la pensée chrétienne. Nous aurions aimé, pour notre part, qu'il fasse un choix plus restreint de ces représentants et, surtout, qu'il les étudie avec plus de soin, en citant d'abord les textes mêmes de ces auteurs. Une interprétation personnelle, si judicieuse soit-elle, représente une façon de lire le texte, qui demeure d'ordinaire plus riche et plus suggestif que toute lecture personnelle qu'on pourrait en donner.

Il arrive à l'A. de juger un peu rapidement de certaines questions. Peu d'indices lui suffisent pour juger que « cette partie de la première épître aux Thessaloniens (il s'agit probablement de I Th 4 et 5) est fondée sur un recueil des paroles de Jésus et que (Paul) les rapporte très fidèlement » (57). Pour fonder l'authenticité littéraire de la lettre de Clément à l'Eglise de Corinthe, il suffit à l'A. de remarquer que « la littérature chrétienne antérieure (au deuxième tiers du IIe s.) est trop peu abondante pour qu'il y ait risque de confusion » sur le nom de l'auteur de la lettre (77).

L'ouvrage de Grant représente une initiation intéressante à un chapitre capital de la tradition chrétienne. Il nous a paru trop superficiel et trop analytique dans son ensemble. Il enregistre les

préférences de la tradition, sans les expliquer suffisamment, croyons-nous. L'A. aurait pu fournir une analyse personnelle plus poussée des documents, en mettant en œuvre son sens critique, ainsi que de solides connaissances philologiques et historiques. Par ailleurs, l'ouvrage a le grand mérite de respecter la complexité d'une réalité historique et spirituelle fort délicate, celle de l'élaboration du « canon » de la foi chrétienne. Le dernier chapitre de l'ouvrage nous a paru particulièrement juste et réfléchi; il contient des réflexions intéressantes sur le « cercle herméneutique » (l'Eglise et l'Écriture renvoient l'une à l'autre). Initiation honnête à un problème complexe, l'ouvrage n'apprendra pas beaucoup au lecteur un peu averti sur ces questions.

Paul-Émile LANGEVIN, s. j.

Guy BOURGÉAULT, *Déclogue et morale chrétienne*. Enquête patristique sur l'utilisation et l'interprétation chrétienne du déclogue de c. 60 à c. 220. Collection « Recherches », n° 2. Montréal, Éditions Bellarmin; Paris-Tournai, Desclée et Cie, 1971 (16 × 24 cm), 512p.

L'ouvrage de Guy Bourgeault n'est pas une étude d'exégèse ni de théologie biblique, mais, comme l'indique le sous-titre, « une enquête patristique sur l'utilisation et l'interprétation chrétienne du déclogue », des environs des années 60 à 220 de notre ère.

L'auteur divise son travail en trois parties, dont la première étudie l'utilisation du déclogue dans la catéchèse du premier siècle, notamment dans la catéchèse « des deux voies », et dans divers écrits des Pères apostoliques (années 60 à 135). Dans une deuxième partie, l'auteur analyse la définition décalogale de la morale chrétienne, en tant que différente des morales païenne et juive, dans les écrits apologétiques du 2^e siècle (c. années 110 à 210). La troisième partie détermine la place du déclogue dans les écrits anti-hérétiques d'Irénée et de Tertullien (env. 180-215).

Il est impossible, dans une brève recension, de résumer ces études de documents divers, variés quant à leur contenu et à leur destination, à partir de la *Didachè*, en passant par les lettres d'Ignace d'Antioche, le *Pasteur d'Herma*s et les apologies de Justin, jusqu'aux écrits d'Irénée et de Tertullien.

Qu'il suffise de noter avec l'auteur que, dans les écrits des deux premiers siècles chrétiens,

l'utilisation du déclogue se fait souvent par un recours direct aux textes de l'Exode ou du Deutéronome; elle se fait aussi par des références plus implicites, en présentant une vision morale d'inspiration décalogale. De plus, ces références au déclogue sont faites avec une certaine liberté qui tenait compte des situations changeantes et des problèmes sans cesse nouveaux qui se posaient à la conscience chrétienne.

Ainsi, dans les écrits qui présentent une critique du paganisme, on fera plus volontiers référence aux préceptes de la première table, notamment au premier commandement, en insistant sur les exigences du monothéisme chrétien, et en condamnant l'idolâtrie païenne ainsi que la dissolution morale qui en découle.

Quand il s'agira d'écrits apologétiques s'adressant aux Juifs (tel, *l'Adversus Judæos* de Tertullien), l'auteur chrétien tentera de sortir le texte biblique du particularisme hébraïque pour mettre en évidence la portée universelle du déclogue « expression de toute la volonté divine en ce qui concerne l'homme, et comme englobant à ce titre la totalité du comportement humain qui doit lui être conforme ». L'auteur chrétien voudrait montrer la caducité des institutions ou des observances dites mosaïques.

Enfin, lorsque les « hérétiques » chrétiens, comme Ptolémée et Marcion, prétendront que Jésus-Christ est venu révéler le Père inconnu, supérieur au Dieu de l'Ancien Testament, et proposeront une conception dualiste de la divinité (d'un côté le Père, de l'autre le démiurge ou Dieu inférieur de la Loi ancienne), Irénée et Tertullien feront ressortir l'unité de la révélation, d'une révélation faite par un seul et même Dieu, en diverses « économies » cohérentes entre elles, mais progressives. La « pédagogie divine » se manifestera ainsi par la révélation progressive de la volonté de Dieu dans les « économies » ou « ordres » divers de la loi naturelle, de la Loi ancienne et de la Loi nouvelle ou Loi du Christ.

C'est là le point central que dégage l'ouvrage de Guy Bourgeault: si les préceptes naturels sont communs à la Loi ancienne et à l'Évangile, l'enseignement moral des premiers auteurs chrétiens a déjà bien indiqué que le Christ n'est pas venu simplement réaffirmer une doctrine, mais qu'il lui a apporté « accomplissement et amplification ». « L'observance chrétienne du déclogue, selon les perspectives ouvertes par la christianisation du prologue décalogal, devient dès lors imitation de la « patience » ou de la charité du Christ, elles-mêmes images de la patience et de